

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

focus sur

I NEW BURLESQUE

LA BEAUTÉ DES CORPS

CULTURE

Migrantes :
elles jouent
leurs vies

DÉCRYPTAGE
LE COMBAT
CONTRE LE CRABE

Elsa Tolone
TISSEUSE D'AVENIR



Celle qui

voyage dans les réseaux

C'est en octobre 2015 que nous rencontrons Elsa Tolone pour la première fois. Un chapiteau est dressé sur le carré Duguesclin et les rayons du soleil s'allient aux notes d'accordéon qui résonnent dans le parc du Thabor à l'occasion du festival rennais, Le Grand Soufflet. Elle est, ce jour-là, notre traductrice franco-espagnole – sa mère est originaire de Burgos, au Nord de l'Espagne – pour l'interview de Mariana Yegros, la chanteuse argentine du groupe de cumbia, la Yegros. Ce jour-là uniquement puisque ce n'est pas là son activité professionnelle. Loin de là, mais pas sans rapport avec son parcours ! Après avoir obtenu un DEUG en maths et informatique et réalisé une thèse en informatique linguistique (analyse syntaxique du français) à Paris Est, Elsa Tolone s'envole pour l'Argentine, direction Córdoba, pour un post-doctorat en traitement automatique des langues. « *C'est très vaste comme domaine, il s'agissait de recherches pour améliorer les traductions. La recherche, c'est très intéressant mais je n'ai pas poursuivi là dedans. Cela n'aboutit pas à la création de logiciels, par exemple. On ne peut pas l'allier à la vente.* », explique la jeune femme de 32 ans, aujourd'hui cheffe d'entreprise dans le secteur de la communication. En 2013, l'occasion se présente pour revenir en France, à Rennes précisément, en tant qu'attachée temporaire d'enseignement et de recherche en informatique à l'université Rennes 2. Elle s'en saisit. « *Ce qui me plaît beaucoup ici, c'est qu'il y a du mouvement au niveau des entreprises, de la création d'entreprise, je trouve.* », apprécie-t-elle, ajoutant aussi le côté « *ville à taille humaine* » dont elle a manqué en grandissant en banlieue parisienne. Elle a justement envie d'entreprendre, avec son associé Ro-

man A. Lobo, un infographiste rencontré lors de son séjour argentin, avec qui elle a lancé cette année Plumelyn – REC pub (création d'identité visuelle / site web / vidéos publicitaires en 2D ou 3D pour promouvoir les entreprises). Être indépendants et créer leur boîte de communication à la signature « *photoréalistique* », en utilisant tout un panel de techniques comme le modelage, la composition, la 3D, etc : « *Ce qui nous attire, c'est qu'on part de rien, on est libres de créer le monde que la personne souhaite. On reste sur la réalité mais on la recrée. On peut aller plus loin* ». Elsa Tolone prend conseils auprès de la CCI mais n'en est pas entièrement satisfaite : « *C'est très bien au départ mais ce n'est pas suffisant, on ne nous raconte pas tout.* » L'informaticienne tisse alors sa toile pour aller de l'avant et au fil de sa progression entre dans les réseaux. Elle découvre l'association bretonne Entreprendre au féminin, effectue une formation de 10 jours autour de l'émergence de projets, entourée d'une vingtaine de femmes qui vivent la même expérience dans leur domaine respectif et fréquente les cafés off de la structure. L'occasion de s'entraider mais aussi de déguster ses premières clientes qu'elle aide en terme d'autonomie en informatique et réseaux sociaux. Plus tard, elle s'inscrit sur le site Femmes en Bretagne, un réseau d'entrepreneuriat breton constitué de femmes solidaires qui se filent des coups de pouce et échangent leurs avis, bénévolement. « *Ainsi, on se fait connaître, sans être jamais sûre qu'il y aura une suite. Mais on apprend. Et chaque réseau a ses avantages, c'est la rencontre qui est intéressante. Personnellement, je me sens à l'aide dans ses réseaux car on démarre, on s'entraide, entre femmes.* », précise Elsa.

■ MARINE COMBE

CANAL B

canal b
94 MHz Radio curieuse



ON AIR



Art : www.myfishisfresh.com



ÉDITO | RÉVEILLONS-NOUS, BORDEL |

PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

Ça y est, 2016 est là. L'espoir aussi. De lendemains meilleurs. De lendemains qui chantent, qui nous emportent et nous inspirent. Souhaiter une société qui prospère dans un monde en paix serait plus que naïf et finalement on préfère laisser ça aux candidates des concours de beauté... Non, le rêve, cette année, c'est un soubresaut. Pour prendre conscience que l'évolution est lente, trop lente, bien trop lente. Parce qu'on est en 2016 et que l'égalité n'est encore qu'une (douce, mmh mmh) illusion. Les violences envers les femmes sont multiples, quotidiennes et assassines. Elles se répandent comme une trainée de poudre malodorante et nauséabonde. Voilà ce que nous inspire cette réalité tragique : la nausée face à un système qui néglige celles qui trinquent et qui subissent une partie de leur vie durant, si ce n'est à vie, traumatismes et conséquences des violences ressenties et vécues. Sans oublier les victimes collatérales. L'entourage, la famille, les ami-e-s en sont et souffrent également. En silence. Des murs se dressent. Celui de la honte, celui de l'humiliation, celui de la destruction psychique, celui de la destruction physique, celui de la non reconnaissance, celui de la reconstruction douloureuse et lente... Mis en place par un système conservateur et rétrograde qui considère encore les femmes comme des êtres faibles, vulnérables. Qui ont le culot de sortir, de prendre leur vie en main et de désirer l'égalité entre les hommes et les femmes, permettant ainsi une réflexion sur l'individu – et le collectif – et non sur le sexe et les assignations malheureuses et stupides dues au genre. Une femme ne devrait pas être un être au rabais en 2016 alors réveillons-nous, bordel, réveillons-nous ! Et assumons-nous !



QUAND JE SERAI GRANDE, JE FERAI CE QUE JE VEUX !

« Nous voulons faire découvrir aux enfants de nouveaux modèles inspirants, et faire en sorte que les petites filles puissent s'imaginer aventurière, scientifique ou aviatrice aussi bien que danseuse ou princesse : chacune à le droit de faire ce qu'il lui plaît. », expliquent Alice Four, Amandine Crépin et Marie Leprince. Elles sont étudiantes en 5e année à LISAA (Arts appliqués) à Paris, en direction artistique numérique, et depuis juin 2015 travaillent à l'application tablette « Quand je serai grande ». Destinée à un public jeunesse, elle est innovante, pédagogique et militante, valorisant celles qui ne sont que trop oubliées de l'Histoire : les femmes, du 15e siècle avant J.C à aujourd'hui. Dix personnages féminins seront présentés, sous forme de biographies, illustrées, interactives et contées directement par l'héroïne : « Nous nous sommes efforcées de couvrir à la fois différentes activités, périodes historiques ainsi qu'origines géographiques. L'important est d'offrir un choix à l'enfant pour qu'il puisse s'identifier. » On se réjouit que fin 2016 l'application soit, en principe, lancée et que les petites filles comme les petits garçons (et les adultes !!!) puissent découvrir les noms et aventures entre autre de l'exploratrice française Alexandra David-Néel*, de la peintre japonaise O-Ei Hokusai, de la 1e femme médecin en Grèce Hatchepsout ou encore de la cosmonaute russe Valentina Terechkova.

* Un ouvrage s'y consacre aux éditions Grand Angle, Une vie avec Alexandra David-Néel, sortie prévue en février 2016.

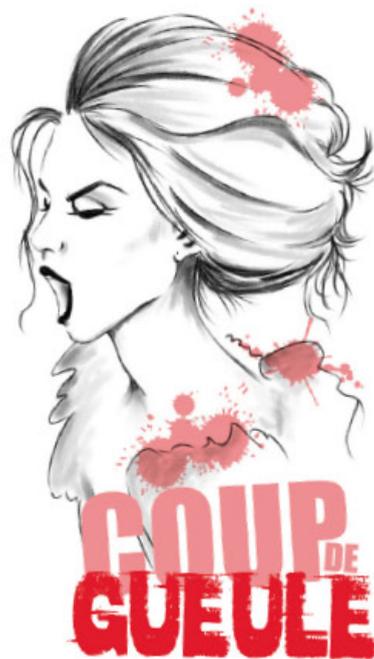
MARINE COMBE

EXEMPLES DE FEMMES

GRACIERA OU GRACIERA PAS ?

Impossible de rester insensible à l'affaire Jacqueline Sauvage. Pour rappel, en 2012, elle tue son mari de 3 coups de fusil dans le dos après avoir subi des violences physiques et sexuelles pendant des années. Viols et coups sur elle, ses 3 filles et coups sur son fils, qui se suicide la veille du crime. En 2014, non considérée comme une victime, elle est condamnée à 10 ans de prison. Début décembre 2015, la cour d'appel confirme le jugement délivré en première instance. Sans dire que le meurtre devrait rester impuni, et comprenant que la légitime défense ne puisse être invoquée (la menace doit être imminente et non *a posteriori*), l'annonce du verdict est toutefois tombée comme un couperet, nous laissant le souffle coupé. L'an dernier, Osez le féminisme entre autre s'indignait. Aujourd'hui, ce sont 30 parlementaires, guidés par Valérie Boyet, députée Les Républicains des Bouches-du-Rhône, qui demandent au président Hollande de gracier Jacqueline Sauvage, en vertu de l'article 17 de la Constitution (*permettant au Président de la République de supprimer ou de réduire une peine, sans en éliminer la trace, restant dans le casier judiciaire, à la différence de l'amnistie, ndr*). Pour une fois, on s'accorde avec les élu-e-s de droite quant à une Justice qui aurait oublié les victimes de cette histoire et les conséquences de décennies à subir des violences... Fin 2015, ça fait mal ! L'instruction de la grâce est en cours. Adviene que pourra.

MARINE COMBE



- La tête dans les réseaux - p.2
- Exemples féminins - p.6
- La lutte continue - p.8
- La politique en bref - p.9
- À la pêche au crabe - p.10
- La danse de la liberté - p.12
- Arrivées en France, et après ? - p.24
- La culture en bref - p.26
- Femmes en scène - p.27
- Verdict - p.29
- YEGG & the city - p.30

CANCER : UNE HISTOIRE DE CRABE



Atteinte en 2011 d'un cancer du sein, Rosanne Ribatto a vécu le combat contre la maladie avec sa famille et ses ami-e-s. De son expérience, elle en a fait un livre illustré pour les enfants, *Khâki-ann et le crabe*, édité en 2015 à 1000 exemplaires.

« Je l'ai annoncé tout de suite à mes enfants alors âgés de 4 et 7 ans. Je ne voulais pas leur mentir et trouver les bons mots pour ne pas les traumatiser, sans minimiser les choses. », explique Rosanne Ribatto. Lorsqu'elle apprend qu'elle est atteinte d'un cancer du sein, en 2011, elle a déjà conscience de ce que l'on peut vivre à cause de cette maladie, son amie Anne-Frédérique Coureau l'ayant affrontée au précédent. C'est avec elle que va naître l'idée du livre *Khâki-ann et le crabe*. « Elle m'avait raconté ce qu'elle disait à ses filles. Pendant que je vivais ça, j'ai noté ce que me disaient mes enfants et ce que je ressentais, c'était une sorte d'exutoire. », précise Rosanne. Elle écrit le livre, dans un premier temps, pour ses proches, le transmet ensuite à une amie, à Marseille, atteinte également de la maladie, qui le diffuse au sein de son réseau. Accompagnée de l'artiste roumaine Mihaela Murariu, la brétillienne se lance dans l'édition de son ouvrage.

À l'image de Boris Vian qui imaginait un nénuphar dans la poitrine de Chloé, dans *L'écume des jours*, Khâki-ann, elle, doit affronter le crabe logé en son sein. Jalla, son fils aux initiales des enfants de Ro-

sanne et Anne-Frédérique, dessine un monstre en plusieurs parties, à découper après chaque séance de chimio, et s'invente une chanson autour de cette créature. « Ce sont des choses que nous avons fait ensemble. Avec mes enfants, mon mari, ma maman, ma grand-mère. Chaque coup de ciseaux était une victoire ! On a aussi fait une soirée per-ruques pour dédramatiser un peu », se rappelle l'auteure, partisane de la franche rigolade en toute circonstance. La rémission est le résultat d'un combat collectif : « Mon fils dit « On a tué le cancer ». On était une armée ! » Tout comme Magali Lebellegard, membre des Roz'Eskeil, qui a toujours souhaité répondre aux interrogations de son fils, 5 ans ½, et sa fille, 9 ans ½ : « Je n'ai rien anticipé, je me suis adaptée à leurs inquiétudes. Ça ne sert à rien de leur mentir, ils comprennent très vite. ». Les deux femmes sont unanimes : l'annoncer, oui, mais avec positivisme et espoir ! « À la question « Maman, est-ce que tu vas mourir ? », je répondais que j'allais me battre et que tout le monde allait m'aider à gagner contre le cancer. », souligne Magali.

■ MARINE COMBE

Article à retrouver en intégralité sur yeggmag.fr

bref

ELLES BOUGENT

Le 12 janvier sera officialisée la délégation bretonne de l'association Elles bougent, avec Annaïck Morvan, déléguée régionale aux droits des femmes et Marie Sophie Pawlak, présidente de l'association. La structure, âgée de 10 ans au niveau national, a pour objectif de faire découvrir aux collégiennes et lycéennes les métiers d'ingénieures et de techniciennes dans les secteurs industriels ou technologiques en manque de talents féminins.

bref

sur la toile

bref

MÉDIAPARKS

Le collège Rosa Parks, situé dans le quartier Villejean à Rennes, édite depuis octobre 2015 son journal intitulé *Médiaparks*. Mensuel rédigé par les élèves, à l'initiative de Ronan Chérel, professeur d'histoire-géographie, il est à lire en ligne sur la plateforme Calaméo (lien via Facebook et Twitter). Déjà 3 numéros à découvrir autour de thématiques dont la réflexion est indispensable à notre société : la liberté, l'égalité et les vérités.

bref

sur la toile

chiffre du mois

9

Fin décembre, la revue *Citad'elles*, faites par et pour les détenues du Centre pénitentiaire des femmes de Rennes, a publié son 9^e numéro.

chiffre du mois

le tweet du mois

Genre le féminisme tu t'en fous mais là des meufs sortent (à peine) les couteaux alors d'un coup tu montes au créneau contre nous.

Koalassendra @Koalassendra / 09-12-15

L'ACTU FÉMININE EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



PAULINE DELAGE

CHERCHEUSE EN SOCIOLOGIE À L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE (SUISSE)

Le 11 décembre dernier, elle présentait dans la capitale bretonne les résultats de sa thèse, « Violences envers les femmes : la construction d'un problème politique en France et aux États-Unis à partir des années 1970 », lors d'une conférence organisée par l'association Histoire du Féminisme à Rennes, à la Maison des Associations, à l'occasion du 25 novembre.

Comment le sujet des violences conjugales a été amené par les féministes dans le débat public ?

Dans les années 70, les militantes américaines et françaises ont pris en charge le phénomène en ouvrant des associations, en particulier des lieux d'hébergement. Aux États-Unis, les militantes ont fait appel aux institutions juridiques et à l'État pénal. En 1994, la loi "Violence Against Women Act" a renforcé les liens existants entre les associations, les acteurs judiciaires et juridiques. En France, elles se sont développées via le travail social. Et les assos ont bénéficié dès 1989 d'un soutien institutionnel fort, de la part du Ministère des Droits des femmes (Michèle André, gouvernement Rocard, ndlr). Au début des années 2000, l'Organisation des Nations Unies (ONU) et l'Union européenne ont fait pression à l'échelle internationale pour que des politiques publiques soient mises en place.

Quelles actions mettent-elles en place ?

Toutes les associations accueillent, prennent en charge et hébergent les personnes victimes. Elles manifestent, animent des ateliers de sensibilisation et de formation. En parallèle, elles organisent des événements en fonction de l'agenda féministe, en France, à des dates comme le 25 novembre, le 8 mars. Celles étasuniennes préparent plein de manifestations tout au long du mois d'octobre, qui est consacré à la sensibilisation de la violence conjugale dans le pays. Pour se financer, elles vont organiser des galas qui rendent visibles leur combat ainsi que les associations. En France, c'est l'État qui a toujours financé mais ses apports, qui diminuent, changent. Les dotations et les appels à projet se développent. Or les structures orientent de plus en plus leur travail uniquement en fonction de cela, à la recherche de financements.

Est-ce encore un sujet tabou ?

On en parle de plus en plus mais de la mauvaise façon, souvent dans des termes psychologisants. En ce moment, un discours sur les pervers narcissiques est beaucoup mis en avant, celui de considérer les auteurs comme des malades alors qu'ils ne le sont pas en majorité. Les rapports sociaux liés à la violence conjugale, notamment les inégalités de genre, sont par conséquent occultés. La violence conjugale n'est pas un problème symétrique dans les couples hétérosexuels. Cela vient d'un rapport de domination et de contrôle des hommes sur les femmes. Mais cela ne veut pas dire qu'elles ne répondent pas et heureusement pour elles ! Le cas de Jacqueline Sauvage montre la méconnaissance des magistrats et des juges sur le sujet (*lire le coup de gueule de la rédaction, page 6, ndlr*).

MANON DENIAU



© DÉLIAN RAMIS

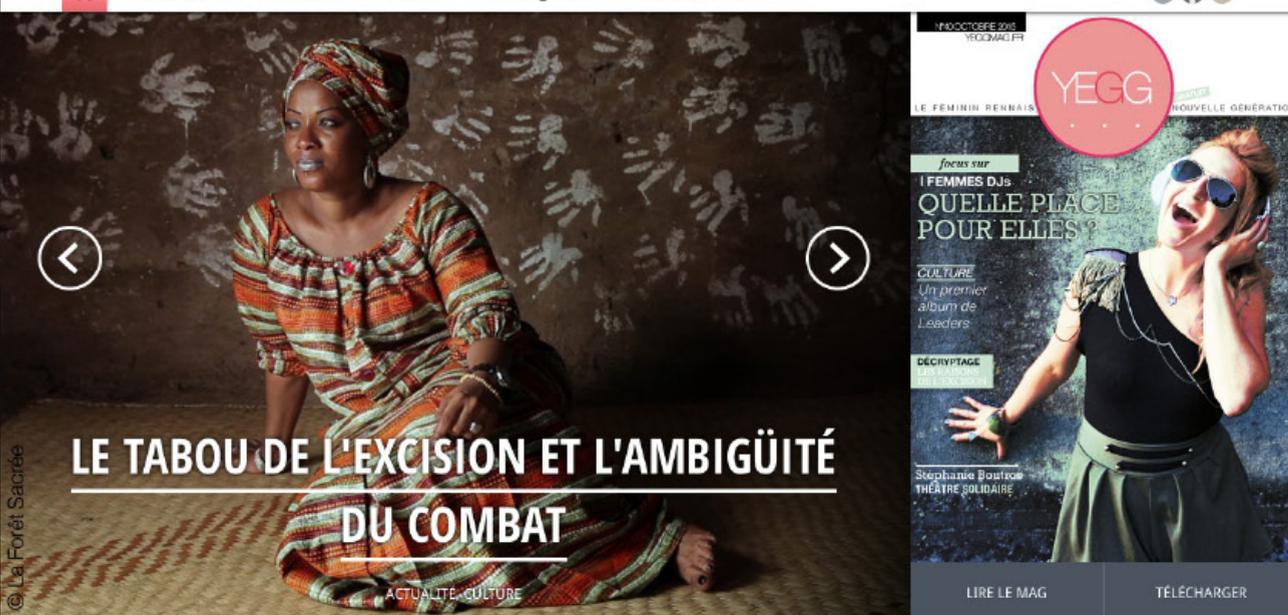
ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

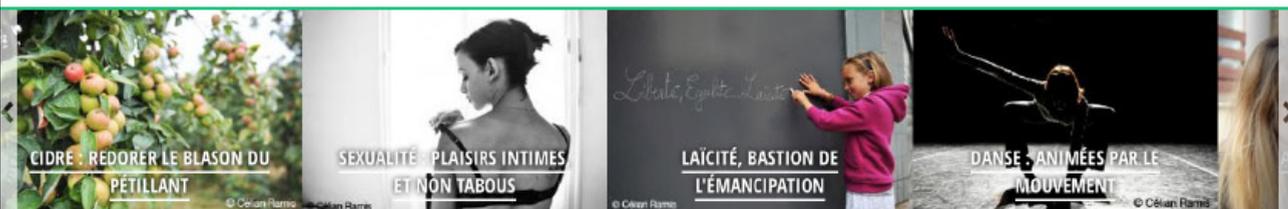
Actualité Culture Focus Le magazine La rédaction



© La Forêt Sacrée

ACTUALITÉ CULTURE

FOCUS SUR



L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

YEGG



New burlesque

sublimer les corps féminins



Paillettes, frou-frous, plumes... Univers cabaret, ambiance chic & glamour... Tatouages, esprit rock'n roll, attitude pin-up... Danse, théâtre, comédie, cirque... Bienvenue là où tout est permis. Le new burlesque est une discipline à part entière qui allie performance artistique et émancipation des individu-e-s. Les corps se dénuident - jamais intégralement - dévoilant ainsi leurs courbes, leurs atouts charnels et sensuels, leurs particularités, leurs imperfections. Parce que hors normes. Loin des conventions, les performeuses assument et affirment leur féminité exacerbée et exagérée. En tout cas, telle qu'elles l'entendent. Avec panache et fierté. Avec sensualité et esthétisme. Le message : tous les corps sont beaux. Un discours féministe ? Utopique ? Commercial ? YEGG a sondé artistes renommées et novices en la matière pour comprendre l'univers du burlesque et l'engouement actuel pour cet art underground. Showtime !

Sa féminité

sous toutes les coutures



© CÉLIAN RAMIS

Willkommen, Bienvenue, Welcome. Im Cabaret, au Cabaret, to Cabaret. 1931, Berlin, au Kit Kat Club, la fête bat son plein et Sally Bowles incarne la féminité, la frivolité, la légèreté, la liberté. Interprétée par Liza Minelli en 1972 dans le film de Bob Fosse, *Cabaret*, la jeune femme se montre ambitieuse, émancipée et affranchie du jugement social dans un contexte de tension et de radicalisation. Prémisses du new burlesque ? À n'en pas douter. La discipline puisant dans les époques de la fin XIXe jusqu'aux années 50, dans les codes du cabaret, festif et humoristique, et voyageant dans les milieux underground de l'Allemagne, des Etats-Unis ou encore dans les salles mythiques du Paris de la

Belle époque aux années folles. Et même au-delà. À Rennes, pas de cabaret. Mais des espaces inattendus transformés pour recevoir des grands noms du burlesque. En 2011, puis en 2013, la scène du chapiteau du Grand Soufflet, alors installée sur la place du Parlement, accueille le spectacle « Portes-jarretelles et piano à bretelles », créé sous la direction artistique d'Etienne Grandjean. À la manière de *Tournée*, de Mathieu Amalric en 2010, qui met en scène les talents du Cabaret New Burlesque, une troupe d'artistes américain-e-s débarque en France, menée par le déluré Francky O'Right, meneur de revue mafieux et cocaïnomane. Louise de Ville, Miss Vibi, Miss Anne Thropy, Loolaloo des

Bois et Jasmine Vegas assurent le show. En 2013 toujours, quatre artistes internationales reconnues, Miss Anne Thropy, Lada Redstar, Loulou D'Vil et Lolly Wish, accompagnées de Charly Voodoo, foulent les planches du Ponant, à Pacé, pour le Breizh Burlesque festival – orchestré par Frédérique Doré, présidente de l'association Binic Burlesque festival – à l'occasion d'Octobre rose. Fin 2015, le 12 décembre précisément, c'est le 1988 Live Club de Rennes qui prend des airs de cabaret burlesque et lance un rendez-vous mensuel incontournable : Les lapins voient rose.

AMBIANCE FEUTRÉE ET CONVIVIALE

Minuit largement passé, le public entre au compte goutte dans le club. Les spectateurs sont majoritairement des spectatrices, enthousiastes et curieuses. C'est Cherry Lyly Darling qui inaugure

le show, dans une robe noire, soyeuse et voluptueuse. Comédienne et danseuse de formation, elle découvre le new burlesque il y a 7 ans, avec Juliette Dragon, fondatrice de l'école des Filles de Joie, à Paris, elle se documente, regarde des vidéos et apprend les techniques sur le tas, attirée par l'univers et l'imagerie des pin-up ainsi que par les arts du cabaret. Elle effectue ses chorégraphies avec finesse, grâce et humour – habillée en Mexicaine, rincée à la Tequila, elle prend le contrepied de la femme sage et élégante - le regard intense et l'œil brillant. À l'instar de celle qui lui succède sur la scène, Maud'Amour, jeune artiste qui exerce son art depuis 3 ans. Vêtue de plumes flamboyantes, elle dévoile un corps pulpeux et une attitude de femme fatale. Toutes les deux pratiquent leur effeuillage sur des airs jazzy, où sensualité et érotisme sont de mise et sont accentués par les artifices lumi-

Inspirée par l'art burlesque

À 22 ans, Andréa Rose travaille auprès d'adultes handicapés. En parallèle, elle est modèle et commence à pratiquer l'effeuillage en vue de monter sur scène prochainement. Et pourquoi pas sur celle des Lapins volent rose, au 1988 Live Club.

YEGG : Quel est votre rapport à l'art burlesque ?

J'ai commencé par faire un shooting photo Burlesque, j'ai ensuite décidé de me lancer seule. J'ai pris un cours d'effeuillage l'été dernier avec une professionnelle de Saint-Nazaire, la pétillante Coco Patchouli, pour qu'elle corrige mes erreurs. En fait, cela fait plusieurs années que je voulais me lancer, j'ai fait plusieurs années de danse classique, j'aime beaucoup l'univers du glamour et évidemment de l'effeuillage.

Qu'est-ce qui vous a attiré vers le burlesque ?

Le côté glamour, l'esthétique des costumes, la grâce des effeuilleuses.

Vous avez déjà des performances prêtes ?

J'ai pour le moment un numéro quasiment prêt. Il faut juste que je le peaufine, j'ai envie de faire quelque chose qui me corresponde vraiment, je m'inspire de ce que je peux voir dans les films, les chanteuses/danseuses, des photos que je peux voir sur le net et des idées qui sortent

de mon imagination également.

Est-ce pour vous un art féministe ?

J'ai envie de dire oui et non. Il y a plusieurs formes de Burlesque. Si on parle d'effeuilleuses telles que Dita Von Teese je dirais non, elle a une plastique parfaite, ses shows sont glamour à souhait. Si on parle par exemple de Dirty Martini qui est plutôt Punk et qui veut montrer que les femmes, rondes, petites, maigres, etc. peuvent aussi se montrer, faire des shows mêmes si elles ne correspondent pas aux critères des magazines, là oui pour moi c'est féministe.

Une femme à la plastique « parfaite » ne peut pas être féministe et véhiculer un message d'émancipation ?

Non pas du tout, tout est permis dans le Burlesque ! Après ça dépend de chacune, certaines veulent défendre une cause comme le féminisme, c'est assez personnel, mais pas toutes. Encore une fois ça dépend de chacune mais tout est possible !



© CÉLIAN RAMIS

neux dont elles se parent. Stress, paillettes, corsets perlés, nippies en forme de tête de mort, plumes et frou-frous... Les numéros s'enchaînent dans une ambiance feutrée et conviviale à laquelle le public est invité à participer.

Car dans les spectacles burlesques, on peut crier, applaudir, siffler, à la manière loufoque du loup dans les Tex Avery. Et là dessus, Louise de Ville est intraitable. La pétillante américaine débarquée à Paris il y a une dizaine d'années a bien fait de mettre de côté son rêve de devenir diplomate pour se concentrer sur son engagement féministe. Tantôt femme aux fourneaux, tantôt secrétaire sexy aux fesses à l'air, elle joue des stéréotypes affiliés à la féminité et manie l'art de casser le rythme de ces numéros par des invasions musicales très rock, voire psychédélics, sur lesquelles elle s'abandonne dans des danses lascives et suggestives,

mimant strangulation ou pratiquant le bondage.

DIVERSITÉ DES PARCOURS

« Je suis une artiste, performeuse contemporaine, qui a choisi le burlesque comme moyen d'expression. Je m'identifie comme une activiste féministe. Ici, je sais que ce n'est pas le même public qui viendra à des débats féministes. C'est grand public grâce à la connotation d'entertainment. », explique Louise de Ville. Diplômée d'arts dramatiques, elle pratique le théâtre depuis ses 14 ans et a un attrait certain pour le théâtre engagé avec la création de *Betty speaks*, la mise en scène des *Monologues du vagin* ou encore l'instauration des soirées *Pretty Propaganda* (scène pour les effeuilleuses / effeuilleuses burlesques). « Je pensais avoir une carrière dans une ONG, j'ai étudié la médiation et la résolution des conflits. Je ne voulais pas être serveuse

à New-York pour vivre. Je suis venue en France et j'ai passé un casting pour un petit cabaret. L'occasion de rencontrer des français. Ensuite, je me suis dit qu'il y avait trop de photos de mes seins nus pour devenir diplomate. », s'amuse la pionnière du néo-burlesque qui prône le positivisme, la liberté sexuelle, et qui joue avec les genres aussi bien en explorant sa féminité et sa sexualité que sa part masculine grâce à son alter ego drag king.

Son parcours est atypique. Maud'Amour, elle, souhaitait être danseuse. À l'école, on lui fait comprendre que son physique n'est pas taillé pour : « Je ne suis pas grande, blonde, élancée... Je ne rentrais pas dans les cases. Je suis folle, j'aime faire rire, j'ai un physique pulpeux, un corps de femme des années 50 ! » En cherchant à danser en solo, elle découvre l'art de l'effeuillage, qu'elle considère comme la mise en valeur de la Femme comme elle aime. Celle qui peut s'affirmer, sortir de la tradition, qui peut danser, chanter, jouer la comédie, marier les arts du cabaret, music-hall et du cirque, en illuminant les yeux et suscitant l'admiration des spectatrices ébahies. Dans le documentaire *Burlesque, l'art et le jeu de la séduction – Épisode 2 : Du froufrou dans les veines* (documentaire

en 3 épisodes et 6 villes), le journaliste Fabien Déglise s'accorde à tenir un discours similaire. Il parle alors de redonner le pouvoir de séduction aux femmes qui s'inscrivent contre les conventions et se libèrent du poids des conventions. Avec panache et esthétique, dans un contexte festif plutôt que commercial. Loin du striptease, par conséquent. Le burlesque, « *c'est la Femme* », selon la divine Lada Redstar. « *L'acceptation de son corps, le girl power* », pour Cherry Lyly Darling. Leur leitmotiv : tout le monde sait que la performeuse va se déshabiller, sans être jamais entièrement nue toutefois, la finalité réside non pas dans la nudité mais dans la manière d'y arriver. « *Nous ne sommes pas payées en billets qu'on nous fourre dans la culotte. Les gens payent pour les strass, les paillettes, pour avoir des émotions, rire, pleurer, qu'ils soient hommes, femmes, hétéros, homos... C'est du spectacle ! À l'artiste de choisir comment elle ou il enlève ses vêtements, quand et où.* », souligne Cherry, fondatrice de l'école la Tassel Tease Company.

POUR LA LIBERTÉ

Chaque artiste possède donc une grande liberté.



© CÉLIAN RAMIS



© CÉLIAN RAMIS

Liberté de création, le numéro étant pensé du début à la fin par la performeuse, et liberté d'action, la démarche artistique restant propre à chaque femme ou homme. À 34 ans, Cherry Lyly Darling sait ce qu'elle veut ou ne veut pas : « *Il y a des choses que je ne ferais pas, tout ce qui est burlesque trash ou gore, religion ou politique... Par contre, je n'ai pas d'enfants mais si j'étais enceinte, je voudrais performer avec mon bébé dans le ventre. C'est magnifique une femme enceinte,*

pas besoin de le cacher ! Après une fois que l'on est maman, ce n'est pas un souci de continuer l'effeuillage, dès l'instant où on sait ce que l'on met sur scène et que l'on est claire avec soi. » Car pour cette dernière, son personnage, c'est l'accentuation, la continuité, de sa propre personne. Inspirée par des dessins animés de son enfance, comme *Les Cités d'or*, ou des films humoristiques comme ceux des Monty Python, elle s'immerge de tout ce qu'elle aime pour donner vie aux personnalités

des visuels, tâchée de sang. Louise de Ville, elle, navigue entre les thématiques féministes, liées à la sexualité, jouant de la double personnalité habillée – dénudée ou de l'évolution d'une femme qui se découvre. Ainsi dans le spectacle *Betty speaks*, la protagoniste se rapproche au départ d'une Bree Van de Kamp qui se libère au fil du temps et au fil des connaissances autour de son propre corps, de ses désirs et de ses envies. On pourrait penser à l'œuvre du temps et des combats féministes, partant de la femme des années 50, en cuisine, toute apprêtée, parée de son tablier et de son plus beau sourire, mais Louise nous le dit, ce n'est pas un cliché historique mais une réalité encore présente. Notamment « *dans le fin fond du Kentucky* », là d'où elle vient : « *Il y a plusieurs lectures de Betty que l'on peut considérer d'une autre époque. Mais de là où je viens, une petite ville dans une région très croyante, l'expérience de la femme, c'est celle de se marier, acheter une maison, s'endetter pour 2 voitures et 5 enfants. Elle était taboue pour moi cette femme au foyer. En tant que féministe, on est censée la dénigrer, presque la haïr. Ici, elle dérape entre la Madonne, une femme au foyer parfaite et une « dégénérée » sexuelle. C'est le complexe entre la mère et la pute !* »

RAS-LE-BOL DES CODES

Le new burlesque n'a donc pas de codes, hormis les règles artistiques comme la manière de marcher, de se tenir, d'ôter ses gants ou son soutien-gorge, etc. Pas d'obligations non plus d'un numéro carré, archi répété et recraché, parfaitement orchestré. Les performeuses connaissent souvent sur le bout des doigts leur musique, ont pensé leur personnage et leur histoire, et fonctionnent ainsi par instinct et improvisation, perfectionnant la performance au fil des scènes. Car ici, ras-le-bol des codes ! On peut être mince, ronde, obèse comme la célèbre Dirty Martini – qui fait de son surpoids un message politique – avec de grandes jambes, de petits seins, un ventre plat, de la cellulite en bas des fesses et des vergetures sur les cuisses. Louise de Ville, Cherry Lyly Darling et Maud'Amour sont intarissables sur le sujet : toutes les morphologies, toutes les sortes de physique, toutes les femmes sont acceptées et bienvenues (en majorité, des femmes blanches de ce que l'on a pu voir et découvrir). L'idée étant de se réapproprier son corps. Néanmoins, pas de secrets, l'effeuillage

qu'elle incarne sur scène avec beaucoup de sensualité. Maud'Amour arbore la même démarche, celle de s'inspirer des femmes qu'elle admire que ce soit Marilyn Monroe, Rita Hayworth, Michèle Mercier ou encore la fantasque Jessica Rabbit. À l'inverse, d'autres, comme Clea Cutthroat, « *séduire est le cadet de mes soucis. Je peux être sexy mais ce n'est pas ma priorité.* » Sur scène, elle est un prêtre transgenre en cuir qui se marie avec lui-même et se verse du lait. Ou elle apparaît sur

néo-burlesque est un métier qui demande du travail, le sens du rythme et une certaine créativité artistique. « *Ne devient pas performeuse qui veut malgré ce que l'on pourrait penser ! Des femmes ne savent pas se mouvoir sur scène. C'est un métier, pas un délire. Quand je donne des cours, pour des enterrements de vie de jeune fille par exemple, elles réalisent à quel point c'est un art de s'effeuil-*

ler et que ce n'est pas si facile que ça », précise Maud'Amour. Il faut pratiquer plusieurs années avant de pouvoir s'estimer professionnelle.

ÉTUDIER SA FÉMINITÉ

Lada Redstard évoque un point essentiel : la féminité doit être étudiée car elle ne peut pas être naturelle. L'occasion de s'interroger (à nouveau)

L'accomplissement personnel et professionnel

Comédienne et chanteuse au sein de la compagnie rennaise Ecoute Le Paradis, Moona Gay a toujours été attirée par l'univers des cabarets qu'elle découvre avec Lys Gauty, Arletty ou encore Marie Dubas. Pour sa prochaine création, « *Moonamoor fait son cabaret* », elle s'est formée à l'art de l'effeuillage burlesque pour donner de la profondeur à trois personnages féminins sur le point de mourir, en jouant « *avec l'ombre et la lumière, le sale et le clinquant, en marchant sur un fil entre réalisme et poésie* ».

YEGG : Quelles écoles avez-vous fréquenté ?

Moona Gay : J'ai fait quelques stages à la Coquinerie School de Sugar Da Moore, à la Néo Retro School de Lady Flo et c'est à l'École des filles de joie de Juliette Dragon que je suis allée le plus régulièrement pendant deux ans (depuis 2009, à raison d'une fois par mois, le samedi des cours à la journée étaient organisés à la Bellevilloise). Sugar Da Moore est la maîtresse de la sensualité, du détail et de la précision. Grâce à son enseignement, j'ai pu acquérir un lexique très précis de techniques d'effeuillage. A la Néo Retro school, c'est littéralement un saut dans le passé. La démarche de Lady Flo est celle d'une historienne, c'est vraiment très intéressant. Et l'École des filles de joie est la formation qui se rapprochait le plus de ce que je recherchais, j'y ai trouvé des outils pour donner vie à des personnages haut-en-couleur. Et surtout, il y a un vrai fond dans tout ça, Juliette Dragon est une femme très engagée, qui redonne par ses valeurs un nouveau sens au mot « féminisme ». En ce sens ça se rapprochait vraiment de mon travail au sein de notre compagnie Ecoute Le Paradis.

Qu'apprend-on en premier dans ces cours ?

Des techniques d'effeuillage bien sûr mais pas que. A l'école des filles de joie, je prenais des cours de barre au sol, de danse et je participais à des coachings collectifs sur la respiration, les émotions, les expressions de visage, la présence en scène et l'animalité. On explorait les codes de la séduction féminine, on apprenait à se

les approprier et à s'amuser avec, pour donner vie à des personnages. J'ai appris à découvrir et développer ma propre sensualité. Et tout ça dans une très belle bienveillance collective et un second degré qui permettait d'avancer rigoureusement tout en s'amusant. Je suis ressortie plusieurs fois bouleversée par la richesse de ce que je recevais humainement et par ce que je découvrais sur moi-même.

Qu'est-ce qui vous plaît dans le new burlesque ?

J'aime beaucoup ce second degré et le fait que ça pousse vraiment les femmes à s'assumer telles qu'elles sont en faisant ressortir leur vraie personnalité sans répondre à des diktats. Les codes du burlesque ne sont pas une fin en soi dans mon travail, mais un outil dont je me sers. Mon but n'est pas de créer un numéro d'effeuillage mais de donner de la densité physique à un personnage. C'est du théâtre, mais profondément dirigé vers « l'éternel féminin » comme l'appelle Juliette Dragon. Pour le spectacle « *Moonamoor fait son cabaret* », j'interpréterai trois personnages, et grâce à ce travail, il s'agira moins de créer une chorégraphie que de faire une direction d'acteur axée sur la composition physique des personnages.

Qu'est-ce que « l'éternel féminin » ?

C'est celui défini par Juliette Dragon. « L'éternel féminin c'est prendre conscience qu'être une femme c'est un pouvoir extraordinaire. »



© CÉLIAN RAMIS

sur la nature féminine, si toutefois elle existe, sur les diktats de la mode et les conséquences des normes et pressions sociales. Le new burlesque permet de casser tous les dogmes de la beauté et de la féminité parfois décrite par les mouvements féministes. Se connaître, rire de ses défauts... « *ça s'apprend ! Et ça permet de retrouver confiance en soi. Ce n'est pas utile que pour la scène mais aussi pour le quotidien. Rompre avec la routine, le métro, boulot, dodo ou avec l'image actuelle de Wonder Woman.* » Cherry Lyly Darling n'a pas sa langue dans sa poche, et son franc parler n'est pas pour nous déplaire. Pour elle, il faut « *arrêter de se regarder la cellulite ! Les femmes ont plein de choses à montrer, elles sont belles. Il faut être soi et arrêter de se regarder dans le regard des autres. Une femme qui est bien dans sa peau a souvent des formes ! Arrêtons avec les diktats de la minceur...* » Un discours que ne contredira pas Louise de Ville qui voit dans le burlesque « *l'exploration*

d'un érotisme fait par les femmes, pour un public à ¾ féminin, loin de la femme objet des magazines et des pubs. » C'est ainsi qu'elle définit alors ses personnages : des exemples de jouissance et de puissance de femmes qui expriment leurs désirs. À 24 ans, Maud'Amour se dit clairement féministe et considère toutes les femmes féministes dès l'instant où elles défendent « *la liberté, la libération, la création* ». Pourtant, aucune ne prend la responsabilité de qualifier le néo-burlesque d'art féministe, laissant à chaque artiste la liberté d'interpréter et de militer comme elle/il l'entend. Pétillantes, sensuelles, engagées, charnelles, sensuelles, féminines, masculines, érotiques, poétiques, fanfaronnes, animales, frivoles ou autre, loin d'une question de définition et d'étiquette, le burlesque serait l'art de renouer avec son corps, l'accepter, l'assumer et le porter avec fierté, strass et paillettes. Glamour, élégance, ou pas.

Musicien et directeur artistique du Grand Soufflet à Rennes, il a dirigé en 2011 pour le festival d'accordéon, le spectacle « Porte-jarretelles et piano à bretelles » dont le succès a été fulgurant, permettant une programmation pendant 2 ans, à Paris, au théâtre de l'Alhambra. Aujourd'hui, il est le programmateur du rendez-vous mensuel donné au 1988 Live Club, « Les lapins voient rose ».

Se velt qu'on me raconte une histoire



YEGG : Qu'est-ce qui vous a donné envie d'être directeur artistique de shows burlesques ?

Etienne Grandjean : Directeur artistique, c'est mon métier. Ça m'intéresse de toucher à des univers très particuliers. Ça peut aussi bien être un match de catch de lucha libre qu'un spectacle burlesque ! J'ai créé beaucoup de spectacles

autour de la fête foraine du début XXe. Je suis passionné par le cirque, c'est mon enfance. Et puis, j'ai vu le film de Mathieu Amalric, *Tournée*, et je me suis dit : ça je veux le faire ! Je me suis vu approcher un univers comme celui là.

C'est quoi justement l'univers du burlesque ?

C'est quelque chose qui vient de loin. Au départ, des stripteaseuses des boîtes parisiennes qui sont parties aux Etats-Unis. C'est par exemple l'époque du french cancan dans les saloons. Et ça revient par les Etats-Unis dans les années 50 avec des troupes de femmes autour de l'univers rockabilly, des tatouages. Des femmes qui revendiquent être capables de monter sur une scène, de faire un show. Pas besoin des canons de beauté pour faire un spectacle, pour transmettre de l'émotion. Il y a un côté très militant. Et en France, ça revient vraiment avec *Tournée*. D'ailleurs Almaric a créé le film en voyant un spectacle à Nantes. Il a lui aussi un flash.

Un côté très militant... ?

Je n'ai rencontré que des performeuses ultra féministes, très militantes, qui revendiquent leur art. Je me suis intéressée à différents spectacles, il y a tous les niveaux de qualité. Certaines maîtrisent très bien leur art et l'histoire de cet art.



© CÉLIAN RAMIS

Le burlesque se différencie du striptease. Comment différenciez-vous les artistes, que jugez-vous ?

Déjà, si on a l'impression que c'est un strip, c'est raté. Personnellement, je ne juge pas les performances. Je veux qu'on me raconte une histoire, même sur un effeuillage de 3-4 minutes. Qu'à la fin, il y ait un message. Chez Louise (de Ville), c'est très clair. Chez Cherry (Lyly Darling), aussi. Ça peut être drôle, décalé, dans la tradition de l'effeuillage très pêchu, punchy. J'aime que la performance soit claire. Il faut qu'il y ait une démarche artistique.

Êtes-vous attentif à la diversité des typicités des corps lorsque vous programmez un spectacle dans le cadre des Lapins voient rose ?

Oui, c'est certain. J'aimerais également qu'il y ait rapidement des hommes. Mais vous savez, dans un réseau français, il n'y a pas non plus 50 artistes...

Ce n'est pas un peu risqué alors d'organiser un rendez-vous mensuel ?

Si, c'est risqué. L'idée, c'est de faire en sorte que les artistes travaillent. De ce que j'ai vu dans les cabarets ou dans des vidéos, il y a parfois des choses bien trash, très rock. Une qui simule un accouchement, une fausse couche, avec du sang... par exemple, ou des performances plus « glamour ». J'espère que ça fera travailler des artistes ! Ce que je veux surtout pour ce rendez-vous, c'est de présenter au public des choses de qualité. Et que cela touche un large public. Il y a beaucoup de femmes en général, et des gens du milieu gay, hommes et femmes. J'aimerais aussi travailler l'aspect queer.

Vous vous focalisez uniquement sur la scène française ?

Non, pas forcément. Je sais qu'il y a une vraie scène burlesque à Bruxelles, il va falloir que j'aille y faire un tour.

On ne voit pas beaucoup d'événements burlesques à Rennes...

Il y en a dans les événements privés. Parfois, elles ne font pas que du burlesque. Elles sont comédiennes, danseuses, circassiennes. Moi, je suis rentré là dedans via le challenge du Grand Souf-

flet, de « Porte-jarretelles et piano à bretelles ». J'ai dû montrer patte blanche, faire mes preuves. Montrer un regard artistique, un regard clair.

Elles se méfient ?

Une femme se méfie toujours. Encore plus une femme qui s'effeuille. Mais elles ont de la bouteille à ce niveau-là. Elles n'ont pas froid aux yeux. Et dans ce métier, il ne faut pas être timide, coincée, il faut une force de tempérament. C'est pour cela que selon moi, sans l'aspect militant, il n'y a pas de sens.

L'objectif est-il de démocratiser cet art à Rennes ?

Démocratiser, je ne sais pas si c'est l'objectif...

Amener cet art à Rennes où il manque...

Oui, il y a beaucoup de propositions artistiques à Rennes mais pas au niveau burlesque. L'idée est de sortir le burlesque des boîtes à paillettes. Ce n'est pas pour se rincer l'œil ! Ici, le public est appelé à participer, à crier, dans un esprit bon enfant. Ce que j'ai envie, c'est que le public se prenne au jeu, qu'il y ait une très forte participation des spectateurs-trices. Ça peut être dans la manière de se vêtir en venant, une manière d'être. On peut arriver en jouant le jeu ! Je veux créer un groupe de personnes pour développer le projet, créer un engouement autour de ça. Il y a à Rennes une école de Pole Dance, des comédiennes, des femmes qui travaillent dans le milieu de la lingerie, des gens de la photo... Je voudrais une impulsion autour de ce mouvement !

Certain-e-s critiquent le burlesque autant que le striptease partant du principe que pour les deux on paye pour voir des corps de femmes...

(Silence) Je n'y avais même pas pensé. Quand c'est bien fait, la qualité enlève le doute. Si la performance est forte, professionnelle, bien construite alors il n'y a aucune ambiguïté entre le burlesque et le striptease. Ça peut être fait avec humour, avec sérieux, c'est l'artiste qui choisit la forme de sa performance. Quand on va voir un spectacle burlesque, on sait ce que l'on va voir. Si c'est vulgaire, c'est raté. Ça peut être hot, chaud, oui, il y a des femmes qui ont envie de ça. Les performeuses le font sans pistolet sur la tempe. C'est une démarche personnelle.



© CELIAN RAMIS

APRÈS LA ROUTE DE L'EXIL, LA DÉSILLUSION

Les femmes se racontent dans le spectacle d'Odile Mauviard « Bienvenues en France », une histoire de regards croisés sur l'arrivée des femmes migrantes et leurs désillusions une fois dans l'Hexagone, présentée le 27 novembre à la Maison de quartier de Villejean lors du festival Migrant'Scène.

Sur la scène, des valises. Le tonnerre gronde, une pluie battante se fait entendre. Neuf femmes en imper saisissent les bagages avant de s'allonger dessus au sol. La lumière s'éteint. Le premier tableau du spectacle est intense et l'émotion saisissante dès les premières minutes. « *Je ne fais que marcher depuis que je suis en France.* », déclame Djira, valise à la main, entre 3 statues africaines installées dans un musée. Fatiguée, frigorifiée, la jeune femme s'installe sous une couverture : « *Ô Congo, terre natale, ta chaleur me manque. Je t'ai quitté comme une voleuse, une meurtrière, abandonnant des richesses de plusieurs générations. Ici, pas d'amour. Personne ne te regarde ou te salue. Pourquoi vous m'avez poussé à quitter le Congo ? à fuir ?* » Elle s'endort, laissant les statues s'animer, chanter et murmurer à son oreille : « *C'est ta chance qui est en France. Ici,*

guerre, corruption, plus d'espoir... Ils vont te tuer. » La double peine tombe comme un couperet : fuir son pays d'origine et souffrir dans son pays d'accueil.

MÉLANGE D'EXPÉRIENCES

« Bienvenues en France » est une fiction, souligne la metteuse en scène Odile Mauviard. Toutefois, point essentiel, le spectacle a été créé à partir des témoignages de 7 femmes demandeuses d'asile, en cours de procédure, hébergées par le Centre d'Accueil des Demandeurs d'Asile (CADA) de Dieppe, en Normandie. Ces dernières participent donc à l'intégralité de la création, interprétant même les rôles qu'elles ont inspiré, accompagnées dans cette aventure de 2 comédiennes amateurs. La Maison de quartier de Villejean est la quatrième étape de leur tournée, après avoir joué à Dieppe,

Lille et Amiens, et juste avant de prendre la route de Nantes. De ce mélange d'expériences résulte l'histoire de Djira, arrivée en France depuis 2 semaines. Sa fille est hospitalisée, et elle, erre dans les rues espérant obtenir chaque soir une place dans un hébergement délivré par le 115. Elle se réfugie alors dans un musée d'art et trouve le repos dans la salle des arts africains, où elle sera réveillée le lendemain matin par la femme de ménage.

« *Je suis arrivée il y a 7 ans avec mon enfant. J'ai pris le bus toute la journée, je me reposais.* », précise-t-elle avant d'expliquer que ce sont les contrôleurs qui ont contacté le 115 afin de lui trouver une place pour se loger. Confrontée à la réalité d'une situation désarçonnante, la jeune congolaise vit de profondes désillusions quant au pays rêvé et à la vie tant fantasmée. Pourtant, l'espoir d'un « mieux vivre » lui est susurré à l'oreille par les statues qui l'encouragent à s'accrocher : « *Ça prendra du temps pour avoir des papiers mais tu y arriveras.* ». Un discours optimiste compatible avec les difficultés que les réfugié-e-s doivent affronter, une fois en France ? « *En 2014, il y a eu 65 000 demandes d'asile. Seules 25% aboutissent positivement* », indique-t-on lors de la conférence « Femmes réfugiées : la situation des femmes demandeuses d'asile qui ont fui des persécutions liées au genre », organisée à et par l'UAIR (Union des Associations Interculturelles de Rennes) le 27 novembre dernier, dans le cadre des manifestations liées au 25 novembre, journée internationale de lutte contre les violences faites aux femmes.

VÉCUS EFFROYABLES

Dans la pièce, Djira rencontre une conservatrice de musée bien ignorante des réalités vécues par les immigré-e-s, pleine de préjugés et de propos racistes. « *C'est un lieu de culture ici, pas un endroit pour jouer du tam-tam* » ou encore « *On ne peut pas accueillir toute la misère du monde* »... Un florilège de phrases choc et scandaleuses représentatives de la méconnaissance face à « l'étranger ». Plutôt que de stigmatiser une pensée infusée dans la société, les comédiennes choisissent de témoigner des raisons qui les ont poussées à quitter leurs pays. L'une a voulu sauver sa fille vouée à un mariage forcé, après qu'elle ait frôlé l'excision. L'autre a quitté le territoire après avoir été battue et menacée par des opposants, son mari étant

engagé en politique. Une autre encore a fui son village incendié par Boko Haram. Sa mère a péri dans les flammes. Enfin une dernière explique que les autres femmes de son défunt époux, dont elle a eu un fils, les ont menacés afin de toucher l'héritage. Toutes ont emprunté le chemin de l'exil, survécu dans « *la nuit et le brouillard* ». Toutes ont également dormi dans la rue à leur arrivée en France et toutes ont connu l'enfer du 115 et la peur au ventre d'être embarquées par les forces de l'ordre, envoyées en Centre de rétention administrative et se retrouver par conséquent sous le coup d'une OQTF (obligation de quitter le territoire français).

SOUTIEN INDISPENSABLE

« *Les femmes sont exposées aux violences tout au long du parcours migratoire, et même une fois arrivées sur le territoire français. Certaines sont violées sur le trajet puis logées chez des compatriotes qui abusent d'elles également.* », explique Samira Gharrafi, de l'UAIR. La structure, en collaboration et en partenariat avec d'autres associations comme le Planning Familial 35, met en place des permanences spécifiques pour les femmes étrangères victimes de violences, « *l'objectif étant l'accès aux droits fondamentaux des femmes, pour l'autonomie des femmes.* » L'UAIR les aide à préparer le récit pour l'Ofpra, le dossier et l'audition, la réforme du droit d'asile du 29 juillet 2015 permettant à un-e représentant-e d'association pour les droits des femmes, entre autre, d'être présent-e. Samira insiste : « *Elles sont à bout quand elles viennent. Il faut contacter des interprètes, travailler le dossier en 21 jours, trouver une place en centre d'hébergement. La réalité, c'est qu'elles sont vulnérables, sans logement pour se poser, elles développent des problèmes de santé physique et mentale. Elles ont parfois perdu un enfant pendant le trajet...* » Des groupes de paroles sont proposés afin de permettre une mise en mots des persécutions subies mais aussi une sortie de l'isolement dans lequel elles peuvent se trouver. « *En fuyant leur pays, elles luttent à leur propre liberté.* », conclut la spécialiste. Pour les protagonistes de « Bienvenue en France », la question subsiste jusqu'à la dernière seconde du spectacle : « *De l'autre côté du mur, l'herbe est verte. Nous serons libres, mes sœurs ?* »

I MARINE COMBE

bref

**COMMENT MOI JE ?**

La compagnie Tourneboulé présente son spectacle jeune public *Comment moi je ?* au Grand Logis de Bruz, le 13 janvier à 17h30. Une nuit de neige, Bric-à-Brac vient au monde toute seule et pas tout à fait finie. La petite fille, curieuse, se pose des tonnes de questions sur son environnement et sur elle-même. Le théâtre d'objets se met ici au service d'une création philosophique très féminine. 5 comédiennes se succèdent sur la scène, sous la direction de Marie Levavasseur.

bref



chiffre du mois

2 ans

C'est l'âge minimum qu'il faut avoir pour assister au spectacle *Même pas peur*, de Pénélope Parrau et Anne-Karine Lescop. Du 20 au 24 janvier, au Triangle, Rennes.

chiffre du mois

yegg aime la poésie musicale

**IVRESSES
DE CLARIKA ET DAHNÉ**

2 février - 20h30 - Au théâtre Victor Hugo, Fougères

bref

**HIVER FÉMININ**

Deux créations à ne pas manquer à Chartres de Bretagne, à Pôle Sud : *Soufre*, de Charlotte Blin de la compagnie Aie aie aie, le 15 janvier, et *Ulyssia*, de JeanJeanne (Cristine Mérierne, Alice Sofia-Cadoret et Nikolaz Cadoret), le 29 janvier. Le premier nous conte la vie d'une rue, un soir de Nouvel An, comme une mini mosaïque de la société. Le deuxième reprend le mythe d'Ulysse au féminin dans une création originale accompagnée de harpes électriques et de chants.

bref



L'ART AU COMPTOIR

Clémence Rombauts, Manon Pierrain et Rozenn Morgat, trois étudiantes, ont créé « Paye ta tournée », une scène ouverte pour le spectacle vivant dans les bars, dont la première édition était le 16 décembre dernier, à l'Artiste Assoiffé, à Rennes.



Dans la salle exigüe du bar L'Artiste Assoiffé, près de la place Sainte-Anne, difficile d'entendre quoi que ce soit à un mètre de la scène. Il faut jouer des coudes pour se rapprocher. La troupe théâtrale l'ASCREB simule un « speed dating » de super-héros, des rencontres amoureuses aux discours improbables. Après une demi-heure de jeu, elle laisse place aux autres invités programmés de la soirée : l'humoriste Kévin, la troupe d'improvisation la Turi Ukwa et le groupe Sugar Family. Ce mercredi 16 décembre, le bistrot accueille « Paye ta tournée », un projet piloté par Clémence Rombauts, Manon Pierrain et Rozenn Morgat, ainsi qu'une quinzaine de bénévoles, tous étudiants à l'école de Sciences Po Rennes. Leur envie ? Permettre à tous ceux qui ont la fibre artistique ou humoristique de se produire sur scène dans des lieux accessibles en centre-ville, les troquets. Et la ville a un terreau fertile à ce genre d'initiatives. « Cela n'aurait jamais pu arriver à Paris », s'exclame Rozenn, qui vient d'arriver de la capitale en septembre.

Néanmoins, c'est surtout la musique qui est mise en avant à Rennes. Or, Manon et Clémence sont passionnées par le spectacle vivant. Elles se sont d'ailleurs rencontrées, il y a deux ans, à l'atelier théâtre de Sciences Po. Revenues cet été de leur année à l'étranger, en Grèce pour Manon et en Australie pour Clémence, les deux étudiantes souhaitent, à la rentrée, monter un projet ensemble. Au départ, leur choix s'oriente vers le *stand-up*, la pratique étant très développée là où elles vivaient. À Thessalonique, deuxième ville la plus importante de Grèce, cela se fait dans les bars : « *Les gens rentrent, donnent leur nom et ont seulement dix minutes. Cela permet à tout le monde de s'exprimer. Je voulais transposer ça à Rennes.* » Mais les humoristes locaux se font rares. Les trois jeunes femmes ont toutefois décidé de se concentrer sur des pratiques qui « manquent d'endroits pour se produire », à savoir le théâtre d'impro et le *stand-up*. Déjà sollicitées par plusieurs artistes, les étudiantes prévoient la deuxième tournée pour mars 2016. Et des idées, elles en ont plein.

I MANON DENIAU

L'ÉQUIPE DE YEGG
VOUS SOUHAITE UNE
BONNE ANNÉE 2016



TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR



- Verdict
- p.29
- YEGG & the city
- p.30



À PEINE J'OUVRE LES YEUX LEYLA BOUZID DÉCEMBRE 2015

Tunis, été 2010, quelques mois avant la révolution. Farah qui vient d'obtenir son baccalauréat, vit seule avec sa mère. Prédestinée à continuer ses études en médecine, celle-ci ne rêve que de musique. La jeune femme chante comme elle respire et avec ses amis musiciens et leur groupe de rock, ils se produisent dans des bars de la capitale. Mais voilà Farah prend des risques lorsqu'elle chante des paroles qui dressent un portrait peu flatteur des autorités et du régime. Inconsciente, elle se fait vite repérer. Sa mère, quelque peu démoniaque, craint pour la sécurité de sa fille et la rappellera à l'ordre. Mais Farah est rebelle. Elle ne se démonte pas, pas même lorsqu'après s'être fait refouler à l'entrée d'un concert elle chante sur le trottoir. L'arrestation de son petit ami et musicien du groupe sonnera comme un avertissement puis c'est Farah qui se fera arrêter par la police. Le film est audacieux et réactive l'aire Ben Ali. Une ambiance chargée de tension et de privation. La réalisatrice met l'accent sur le traitement policier sévère et sans retenue affligé à la jeune fille de 18 ans. Un ambitieux premier long métrage qui cogne fort, combinant convictions politiques et créativité musicale. On se laisse très facilement envoûter par la musique et le chant d'une belle qualité. À travers le portrait d'une insoumise, le film suscite l'admiration d'une génération qui a soif de liberté et d'émancipation. Le film qui déborde d'énergie est une belle réussite.

CELIAN RAMIS

Musique

SECRET IN THE DARK MONIKA NOVEMBRE 2015

Son passage aux TransMusicales de Rennes le 5 décembre dernier restera marqué dans nos esprits. De par son énergie, sa bonne humeur et sa déferlante de sonorités disco qui nous a fait bouger et frémir, et particulièrement sur la chanson *Secret in the dark*, qui donne son nom au disque. Réécouter son album, troisième opus de sa discographie, est un plaisir dont on ne se lasse pas. La chanteuse grecque, Monika Christodoulou, dite simplement Monika, dévoile une palette nuancée et complète de sa musique, entre disco, funk, rock, folk et jazz. Sa voix tantôt grave, tantôt aigue, mais toujours chaude et maîtrisée, soul et blues, résonne dans les 12 titres de l'opus et donne la profondeur et l'intensité qui constituent le talent de Monika, dans « Baby-boy » ou « Take me with you » pour ne citer que quelques exemples. Un album entraînant, emprunt d'émotions et de peeps électrisant.

MARINE COMBE



Dvd

LA LAPIDATION DE SORAYA M. CYRUS NOWRASTEH FÉVRIER 2015

Un an après la première édition en DVD du film et à la suite de sa toute dernière réédition sur ce support, voici une excellente occasion de parler du dernier film de Cyrus Nowrasteh. L'œuvre tire son récit d'une histoire vraie se déroulant en août 1986 dans un petit village d'Iran, Koupayeh. Soraya mère de deux fils et deux filles est délaissée par son mari Ghorban-Ali. Celui-ci la frappe et la viole quotidiennement. Ne pouvant plus obtenir ce qu'il veut d'elle autrement que par la violence, il missionne sa femme, avec l'accord du chef de village et du mollah, à aider un homme veuf afin de le soutenir dans ses tâches ménagères et dans l'éducation de son fils. Son mari jaloux qui veut se débarrasser d'elle, alertera le conseil du village afin de la condamner pour adultère. Malgré son innocence, elle sera condamnée à mort par lapidation. Seule une femme s'opposera en vain à la colère des habitants du village. C'est elle-même qui rapportera l'histoire à un journaliste de passage dans le village le lendemain du drame. Une histoire forte filmée avec beaucoup de justesse. Le propos est sans ambiguïté et vise directement une coutume d'un autre âge, reflet d'une cruauté humaine sans équivoque. L'attente du châtiement est toute aussi douloureuse que la mise à mort et c'est avec un réalisme saisissant que l'auteur filme l'horreur de la lapidation. Le film est un cri, une alerte pour le monde entier face à ces crimes qui perdurent.

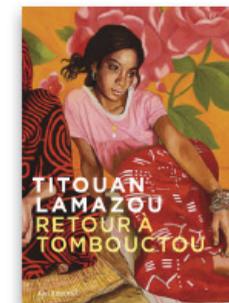


Livre

RETOUR À TOMBOUCTOU TITOUAN LAMAZOU NOVEMBRE 2015

Titouan Lamazou saisit l'insaisissable. Célèbre navigateur et artiste talentueux, ce natif de Casablanca capte l'essence humaine et particulièrement celle des femmes au cours de ses nombreux voyages. Notamment entre 1998 et 2000, à Tombouctou, dans le nord du Mali où il rencontre Aïcha, qui se fera sa muse, et se lie des amitiés solides. Treize ans plus tard, il part à la recherche de la femme qu'il a connue, qu'il aurait pu épouser, et de ses amies. Les groupes extrémistes ayant conquis les territoires, il s'entoure de sociologues, anthropologues, journalistes, historiens, etc. pour comprendre et expliquer ce contexte si fragile. À travers ce bel ouvrage, Titouan Lamazou nous emmène dans les camps de réfugiés du Burkina Faso, de Mauritanie, du Niger et du Mali, à la rencontre de celles, et ceux, qui ont fui l'horreur de la situation. Les coups de crayons, les aquarelles et les photographies traduisent des paysages somptueux et des portraits grandiloquents. Un voyage au cœur d'une beauté humaine et naturelle abîmée, meurtrie mais éclatante et pure face à l'adversité.

MARINE COMBE





LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR